

LES 17-20 D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Hélène Giguère

Directrice des services aux étudiants
Cégep Ahuntsic

Lorsque j'ai accepté de participer à cet atelier traitant des jeunes d'hier et d'aujourd'hui, je préparais déjà une conférence sur l'étudiant de cégep, conférence présentée au personnel du Collège de Maisonneuve. J'exerçais alors ma profession de psychologue et recevais chaque jour les confidences de plusieurs étudiants et étudiantes aux prises avec des difficultés de tout ordre, tandis qu'aujourd'hui, je côtoie plus souvent des étudiants engagés dans des projets (association étudiante, équipe sportive, troupe de théâtre, etc.). Et pourtant, j'ai la conviction qu'il s'agit bien de la même génération et qu'une bonne part de ce que j'ai dit et écrit en mars dernier, à Maisonneuve, sur l'étudiant d'aujourd'hui, demeure intact; que d'un côté comme de l'autre, les jeunes cégepiens recherchent un cégep vivant et chaleureux où ils se sentent accueillis, où le personnel leur témoigne de l'intérêt, où on leur dit qu'ils sont chez eux, qu'on a du plaisir à les rencontrer, à faire des projets avec eux et où on leur exprime notre déception quand ils se laissent aller.

UN CÉGEP SANS INDIFFÉRENCE

D'un côté comme de l'autre, c'est la qualité des relations que l'on entretient avec eux qui compte, ainsi que la possibilité, pour eux, d'entrer en relations avec d'autres étudiants, en classe, entre deux cours, et dans leurs fameuses "partys" étudiantes, où, comme me disait une étudiante récemment: "C'est pas tellement la bière qui m'attire, mais je sais que, s'il y a de la bière, il y aura plein de monde à rencontrer!"

Le présent texte reprend donc, en grande partie, et souvent mot à mot, mes propos de mars dernier à Maisonneuve, avec quelques nuances, toutefois, et quelques ajouts. Ce portrait de l'étudiant d'aujourd'hui s'organise autour de trois thèmes:

- 1- l'étudiant, sa famille, ses amis, ses amours;
- 2- l'étudiant, l'emploi et l'argent;
- 3- l'étudiant et le cégep.

1- L'ÉTUDIANT, SA FAMILLE, SES AMIS, SES AMOURS

LA FAMILLE

L'étudiant d'aujourd'hui provient d'une famille plus petite que celle de notre propre enfance. Dans cette famille, il peut recevoir beaucoup d'attention de ses parents et

bénéficier d'avantages matériels divers, notamment la possibilité d'accéder à des études plus poussées que celles de ses propres parents. Par contre, il risque de souffrir d'ennui ou de solitude, le nombre de personnes vivant sous le même toit étant très restreint. Ainsi, au Collège de Maisonneuve, environ 20% des étudiants n'ont aucun frère ou soeur à la maison tandis que près de 40% n'ont qu'un frère ou qu'une soeur résidant avec eux.

En plus de cette solitude possible, les petites familles d'aujourd'hui me semblent augmenter le risque qu'un étudiant porte sur ses épaules les attentes exagérées de ses parents. On a moins d'enfants qu'avant, mais on les veut tous réussis! Dans plusieurs familles, on les veut aussi universitaires et, encore mieux, en sciences. Pourquoi pas médecin? Or, les familles sous-estiment souvent ce que de tels projets demandent d'efforts et de performance académique à leurs enfants, et cela, sans certitude de réussite. Il y a toujours eu des pressions familiales pour la réussite, bien sûr, mais aujourd'hui, ces pressions me semblent proposer un modèle de réussite, un chemin à prendre trop restreint: l'université et les sciences.

Quant au soutien familial susceptible de favoriser la réussite scolaire et le bien-être du cégepien, ma pratique de psychologue m'a permis d'observer de très grandes variations: j'ai rencontré, l'une après l'autre, l'étudiante qui étudie beaucoup et qui réussit mal parce qu'elle n'a que la table de cuisine pour tout bureau de travail tandis que l'autre "a tout pour réussir", mais reste assis devant la télévision et perçoit l'inquiétude ou le blâme de ses parents lorsqu'il obtient de piètres résultats scolaires. Dans la première famille, on ne sait pas qu'il faut du calme pour réussir (l'étudiante ne le sait pas elle-même puisqu'elle a fait son secondaire ainsi); dans la deuxième, on presse, de façon souvent très malhabile, l'étudiant passif à réussir aussi bien qu'au secondaire sans soupçonner la peur de l'échec ou le désintéret que cette passivité exprime. N'oublions pas qu'encore aujourd'hui, la majorité des parents n'ont pas étudié au cégep et manquent d'information sur les difficultés de ce milieu, entre autres, celles de la première session. Leur fils est paresseux, voilà l'explication.

Qu'éprouvent les jeunes d'aujourd'hui vis-à-vis de leurs parents? Les données du sondage national de Bibby et Posterski (1985) auprès d'étudiants canadiens du secondaire et du collégial révèlent que seulement 46% des étudiants considèrent satisfaisantes leurs relations avec leur mère et que cette insatisfaction se retrouve également avec leur père (39% considèrent satisfaisantes leurs relations avec leur père). J'ajouterai que, parmi les aspects positifs des relations parents-enfants, on peut certainement souligner une plus grande ouverture d'esprit des parents d'aujourd'hui envers des modes de vie et opinions qui diffèrent des leurs (par exemple: une plus grande acceptation de la sexualité de leur enfant). Par contre, beaucoup d'étudiants souffrent du manque de communication et

d'affection qu'ils ressentent dans leur famille, plus particulièrement, dirais-je, de la distance que trop de pères entretiennent par leur silence.

L'augmentation des séparations et divorces dans notre société entraîne plusieurs difficultés chez nos étudiants: difficultés financières qui arrivent subitement, manque de soutien affectif de la part des parents, perte de confiance dans la vie amoureuse et la vie familiale, et, parfois aussi, nécessité pour la fille de devenir le soutien moral de sa mère tandis que le fils devient l'homme de la maison, en plus de faire ses études et de trouver un emploi. En outre, d'après la recherche de Tousignant (1984), la séparation des parents constitue un facteur de risque important en matière d'idéations suicidaires et de tentatives de suicide des jeunes. Cette même recherche a également souligné le manque de soutien de tout l'entourage (famille, amis, etc.), à qui les trois quarts des étudiants potentiellement suicidaires ont parlé de leurs idéations suicidaires et qui n'a réagi positivement que dans la moitié de ces situations. Ne jetons pas tout le blâme sur la famille. Les confidences relatives aux pensées suicidaires se font plus souvent entre jeunes que dans la famille. Parlons donc des amitiés.

LES AMIS

Les amis, c'est bien connu, ont souvent plus d'importance que les parents, à l'âge de nos étudiants. Le sondage de Bibby et Posterski démontre que les deux valeurs les plus importantes des jeunes sont: l'amitié (91% des étudiants) et être aimé (87%). Suivent la liberté (84%), le succès (78%), le bien-être (75%) et l'intimité (68%). Le même sondage révèle que la première source de satisfaction des jeunes Canadiens provient des amis (74%); suivent la musique (72%), les "petits amis" ou les "petites amies" (55%), les sorties (50%) et le système de son (47%). Ensuite, la mère (46%), le père (39%) et très loin derrière, l'école (15%)!

Au cégep, on sait aussi à quel point les étudiants valorisent les relations entre étudiants, à partir des données que j'ai recueillies en 1985 dans six collèges du Québec, à la demande du Conseil des collèges (1985): en moyenne, les étudiants des six collèges considéraient comme très important d'avoir un groupe d'amis et d'amies au cégep et de se sentir intégrés à sa concentration.

Toutefois, au secteur général, ce groupe d'amis semble très difficile et à construire et à garder dans un grand collège comme le nôtre. De plus, même au professionnel, on dirait que les amis et amies du cégep se fréquentent peu à l'extérieur, de sorte que beaucoup d'étudiants s'ennuient la fin de semaine ou pendant les vacances, à moins d'avoir un groupe d'amis ou une relation amoureuse.

LES AMOURS

Pour certains, les amours ressemblent à notre vie moderne (rapides, pressées, excitantes) tandis que d'autres recherchent la relation profonde et stable. Sous diverses formes, les jeunes veulent un modèle sain de vie amoureuse où ils seront autonomes et à égalité tout en recevant de l'amour, de l'attention et de l'intimité. Les jeunes filles d'aujourd'hui souhaitent à la fois gagner leur vie, à la fois réussir une vie de couple stable. Elles n'étudient plus, pour la plupart, en attendant le mariage.

Parmi les difficultés amoureuses des étudiantes (je connais mieux les filles que les garçons), la principale me semble l'insécurité, la peur de l'abandon, lorsqu'on a trop vu ses parents, ses amis ou soi-même souffrir en amour. Cette insécurité entraîne des attitudes de fausse indépendance, de manipulation stratégique ou, à l'opposé, de soumission trop grande. Trop souvent aussi, elles endurent des relations amoureuses pauvres, de peur de rester seules ou abandonnent rapidement leurs amitiés et leurs loisirs personnels pour être avec leur "chum". C'est ainsi, concrètement, qu'elles créent rapidement leur dépendance et leur sentiment d'infériorité, alors qu'elles étaient auparavant actives et entourées d'amitié. D'après ce qu'elles me disaient en entrevue, les garçons, eux, continuent à voir leurs amis et protègent davantage leur indépendance.

Une dernière remarque à propos des relations des jeunes vis-à-vis de leur famille, leurs amis et leurs amours: il me semble que nos jeunes recherchent le bonheur dans la vie privée avant tout. Réussir d'abord sa propre vie, personnelle et professionnelle, plutôt que de participer à une société, un pays, une institution. Les jeunes s'impliquent peu (comme leurs parents d'ailleurs) dans la vie sociale et politique, participent peu aux institutions de notre société, qu'on appelle cela individualisme ou épanouissement personnel. Comme l'écrivait Francine Boucher (1984) en parlant des jeunes qui consultent en psychologie à l'Université, ils élaborent des projets individuels qui leur permettent de se développer et cherchent à s'affirmer comme individus (sports, voyages, vêtements), privilégiant la vie de couple à la vie de société. Ces jeunes-là ne fonderont certainement pas des communes, mais, entre nous, ne sont-ils pas à notre image?

Lors d'une conférence présentée à l'AQPC en 1983, j'avais souligné que le mouvement de groupe le plus important, la principale solidarité manifeste de cette génération, c'était celle des femmes vis-à-vis de leur condition. À mon avis, les étudiantes exprimaient assez clairement une volonté de changer leur rôle et leur place dans la société. C'est toujours vrai, mais je crois que la lutte féministe s'observe, elle aussi, davantage dans l'individuel et le privé: c'est à travers son choix de carrière, sa vie de couple et dans sa vie familiale que l'étudiante revendique l'égalité.

2- L'ÉTUDIANT, L'EMPLOI ET L'ARGENT

La crise économique a modifié considérablement la mentalité des étudiants depuis quelques années, et cela, de diverses façons. L'étudiant de '87 se préoccupe du marché du travail dans son choix de carrière et pense à son avenir avec plus d'appréhension que l'étudiant des années '60, à moins de réussir aisément dans une concentration ou spécialisation considérée à faible risque de chômage. L'étudiant doit, avant tout, assurer sa propre survie individuelle dans un contexte de compétition accrue, ce qui transforme sa démarche d'orientation, son choix de carrière et parfois même les motifs qui l'amènent au cégep.

La plupart des études que j'ai parcourues confirment que les jeunes s'inquiètent de leur avenir: au Canada, 68% des jeunes de niveau secondaire et collégial se disent très inquiets de leur avenir et 54% d'entre eux éprouvent des soucis d'argent, d'après Bibby et Posterski. Déjà, en 1983, une étude provinciale québécoise sur la santé des cégépiens indiquait que 86% des étudiants étaient préoc-

cupés de la situation de l'emploi et que 72% se considéraient anxieux face à leur avenir. Cette même enquête indiquait que 69,5% des cégépiens étaient préoccupés de leurs travaux scolaires et examens, tandis que les problèmes financiers atteignaient 44% des étudiants. L'an dernier, le service de psychologie, orientation et information scolaire du Collège de Maisonneuve a administré un sondage en vue d'offrir des ateliers de groupe aux étudiants et de vérifier leur intention d'inscription. Voici les thèmes les plus populaires: comment préparer son curriculum vitae (47%), comment se préparer à une entrevue d'emploi (47%), comment chercher un emploi (41%); suivaient: comment parler en public, bien choisir sa carrière, évaluer le marché du travail en vue d'un choix d'orientation, comment étudier, prendre des notes, préparer un examen et développer sa concentration. Encore une fois, les étudiants des années '80 viennent avant tout au cégep pour préparer leur avenir. En outre, notre petite enquête nous a permis de constater que les étudiants d'aujourd'hui sont pressés; ils voulaient majoritairement des activités brèves (1 ou 2 rencontres par thème choisi).

L'époque hippie est donc tout à fait révolue, les thèmes touchant les relations humaines et la sexualité venant bien après ceux qui favorisent la recherche d'emploi et la réussite scolaire. On est loin de la dynamique de groupe, des chemises indiennes et des jupes longues. On est loin également de l'époque où les étudiants avaient le temps de respirer, de flâner et de s'inscrire à un tas d'activités. L'étudiant d'aujourd'hui qui le fait verra ses études collégiales en souffrir, à moins de choisir d'étendre celles-ci sur une ou deux sessions de plus.

Pour caricaturer notre époque, je dirais que jeunes ou "vieux" vivent pressés. Les adultes ont besoin de cours de relaxation, mais ne trouvent pas le temps de les suivre, les jeunes ont besoin de se faire un horaire de travail, mais ne s'arrêtent pas pour s'organiser!

En entrevue, les étudiants que j'ai rencontrés manifestent parfois non seulement de l'inquiétude, mais aussi une forte anxiété ou un découragement profond. Les difficultés rencontrées dans leur vie de tous les jours, notamment les difficultés scolaires, nous amènent des étudiants très troublés, aux prises avec diverses peurs: peur vague d'échouer sa vie ou peur de ce qui arrivera plus tard, peur de rater ses études, ses examens, peur de se retrouver "à 4\$ de l'heure" ou même de ne pas réussir au-dessus de la moyenne. "Aidez-moi à réussir" devient une des demandes explicites ou implicites les plus fréquentes de nos étudiants, alors qu'il y a quinze ans, les préoccupations scolaires, les difficultés de méthodes de travail intellectuel, la perte de motivation ou encore l'obsession de la cote Z n'avaient pas le caractère épidémique d'aujourd'hui. On "droppait", bien sûr, mais ça n'était pas si grave.

La plupart de nos étudiants actuels n'ont pas été élevés dans la pauvreté et l'économie, mais plutôt dans un certain confort matériel. La crise économique a engendré, chez eux comme dans notre génération, la nécessité de se priver, sans diminuer le désir de consommer comme autrefois. De plus, les produits de consommation pour jeunes abondent et nous savons que, malgré la crise, le plaisir d'acheter est partie intégrante, en Amérique, de notre mode de vie et de nos rêves. Les jeunes s'habillent, achètent des disques, font du ski, fréquentent les bars et se

voient offrir de multiples occasions de voyager, tandis que nous achetons des ordinateurs, des micro-ondes et des vidéo! Encore une fois, nous sommes bien loin des valeurs hippies et des années '60, qui contestaient l'individualisme et le matérialisme nord-américain. La contestation d'aujourd'hui me semble bien différente, individuelle, plus désespérée et plus auto-destructrice: elle s'exprime dans les suicides de plus en plus fréquents des jeunes, sans compter ceux et celles qui pensent sérieusement à mourir, mais hésitent. Pour ceux, toutefois, qui choisissent de vivre, la première question qui se pose, de nos jours, peut être formulée ainsi: "Comment moi, vais-je survivre dans cette société-ci?" plutôt que "Quelle société voulons-nous construire, nous, les jeunes, dans l'avenir?"

À cette question, les réponses des jeunes varient. Francine Boucher (1984) soulignait deux nouvelles stratégies de survie individuelle des étudiants universitaires: les uns acharnés et compétitifs, voulant les premières places, feront des études supérieures; les autres prendront moins à coeur leurs études ou les feront plus lentement, se comportant avec une apparente désinvolture. Pour ma part, je crois également que le besoin de survivre et d'éviter le chômage a entraîné une survalorisation de certains choix de carrière et une dévalorisation de certains autres. Il y a 20 ans, les sciences humaines n'étaient pas si dévalorisées. On pouvait rêver de sociologie et de sciences politiques au même titre que de médecine.

Aujourd'hui, les jeunes de même que leurs parents, associent beaucoup les sciences et les sciences administratives à la sécurité, au statut social et au salaire tant recherchés, de sorte que ces choix d'orientation correspondent parfois à des intérêts ou capacités véritables, mais parfois aussi, à une volonté d'éviter aisément les risques de chômage ou de "petite vie".

Enfin, quel paradoxe, depuis que les emplois chez les jeunes sont considérés rares, on constate que de plus en plus d'étudiants en possèdent! "Un tien vaut mieux que deux tu l'auras." Le travail rémunéré a pris plus d'importance qu'autrefois dans la semaine de l'étudiant d'aujourd'hui et cela, même pendant l'année scolaire, au grand désespoir de bien des enseignants qui les voient dormir en classe et qui doivent corriger leurs copies! Au Cégep Ahuntsic, comme à Maisonneuve, on évalue à 50% la proportion de jeunes qui travaillent pendant l'année scolaire (*De Maisonneuve*, 1987, La condition étudiante au cégep, 1987).

Les conséquences? Du côté négatif, le manque de temps pour développer des relations avec d'autres, s'impliquer au cégep ou dans la société, avoir des loisirs et, bien sûr, étudier. Donc, risque de se surmener, de courir après le temps et de fréquenter le collège pour ses cours seulement; risque aussi que les demandes de temps supplémentaire de l'employeur entrent en conflit avec les études et qu'on n'ose pas refuser, pour garder son emploi. Risque, donc, de préférer répondre aux exigences des employeurs avant celles des enseignants. Toutefois, le sondage de Ronald Gareau (1987) démontre que les étudiants qui travaillent, étudient presque autant (environ 10 heures par semaine) et réussissent aussi bien que les autres. Ce sont les loisirs qui en souffrent.

Du côté positif, le travail rémunéré valorise, augmente la confiance en soi, rassure l'étudiant vis-à-vis de ce marché du travail finalement pas si fermé que cela, offre des tâches concrètes et des échanges avec d'autres personnes dans des milieux moins vastes que le cégep. Il permet de s'évaluer concrètement face à ces tâches, accroît le sentiment de réussite et apporte la sécurité financière. Dans certains cas aussi, il donne accès au milieu de travail dans lequel l'étudiant veut s'insérer plus tard (ex: l'hôpital), permet de solidifier ou de réévaluer son choix de carrière et ajoute une arme de plus à son curriculum vitae. Mais, avant tout, il augmente l'autonomie de l'étudiant vis-à-vis de ses parents et consolide un statut d'adulte.

3- L'ÉTUDIANT ET LE CÉGEP

Si je tentais de résumer les attentes que les étudiants se font du cégep, je dirais que les étudiants viennent y chercher un diplôme et une formation spécialisée qu'ils espèrent plus intéressante, plus collée à leurs goûts que celle du secondaire et plus proche du marché du travail. Plusieurs d'entre eux déplorent donc que le secteur général demeure si "général" et que les études collégiales soient si abstraites. L'enquête de Bibby et Posterski montre que seulement 15% des jeunes Canadiens du secondaire et du collégial considèrent l'école comme une source de satisfaction. L'école constitue davantage une source d'anxiété, entre autres, à cause des pressions pour réussir exercées par les parents, de la difficulté à apprendre la matière et des conflits avec les enseignants et les autres étudiants. Les études exigent beaucoup d'efforts sans être stimulantes ni intéressantes.

L'étudiant qui arrive au cégep devra faire face à de nouvelles exigences et de nouvelles formes d'évaluation. Il risque alors de basculer d'un coup, en quelques semaines, dans une situation scolaire bien différente de celle du secondaire. S'il comprend cette situation, accepte ses difficultés, se réorganise et demande de l'aide, tout ira bien, mais s'il se replie sur lui-même en développant un fort sentiment d'échec et de non-valeur, il pourra éprouver de plus en plus de difficultés scolaires et personnelles. Du jour au lendemain, recevoir 32% à l'examen peut bouleverser un étudiant qui a toujours réussi. Consolons-nous, la majorité s'intègre assez facilement au cégep. Cependant, dans plusieurs concentrations ou spécialisations, les étudiants se sentent incapables de faire face à la charge d'étude d'une session à plein temps. Pour s'en tirer, ils préféreront faire un ou deux abandons. Dans d'autres concentrations où la compétition serrée et le contingentement universitaire éliminent beaucoup d'étudiants, l'étudiant stratège aura aussi avantage à réduire son nombre de cours, s'il s'aperçoit que ses notes ne suffisent pas à le mener au choix de carrière auquel il aspire (à moins de changer d'orientation). En fait, ce que je voudrais souligner ici, c'est que l'on peut interpréter l'augmentation des abandons de cours comme une solution adaptative tout à fait appropriée au contexte dans lequel nos étudiants se retrouvent aujourd'hui.

En terminant, j'aimerais revenir sur le besoin de contact des jeunes d'aujourd'hui. Les problèmes de solitude sont-

ils plus accentués dans les grandes villes et les gros collèges? Je ne sais pas. Mais, comme psychologue, j'ai rencontré beaucoup trop d'étudiants isolés, à la recherche de contacts significatifs au cégep. Or, malheureusement, cette solitude interfère avec le plaisir de venir à l'école; c'est "plat" de venir au cégep quand on n'a personne à qui parler. Malheureusement également, si on cumule solitude à la maison et solitude au cégep, c'est parfois le goût de vivre qui en prend un coup.

Me voilà encore en train de dramatiser, sans doute. Mais il me semble justifié de m'inquiéter sérieusement du déséquilibre qui existe entre les charges de travail additionnées des étudiants (études, emploi ou recherche d'emploi, tâches ménagères) et la fragilité de leur réseau social.

Quoi faire? Il ne faudrait surtout pas que nos interventions, dans les cégeps, tendent à reproduire ce même déséquilibre: notre souci de "faire réussir" et "performer", de diminuer les échecs et les abandons, de développer des mécanismes de soutien aux étudiants en difficultés d'apprentissage doit tenir compte de l'importance de nos relations avec eux, ainsi que du maintien de lieux et de moments de rencontres, en classe et en dehors de la classe.

Bien sûr, les services d'affaires étudiantes peuvent, ici, jouer un rôle spécifique, mais ils ne peuvent certainement contribuer au climat d'un collège qu'en étroite concertation avec tous les autres, et en particulier, avec les enseignants.

Pour un cégep sans indifférence.

RÉFÉRENCES

Réginald W. Bibby et Donald C. Posterski, The Emerging generation: And Inside Look at Canada. 5 Teenagers, Toronto, Irwin, 1985.

Francine Boucher. Un portrait de l'étudiant de l'Université de Montréal in Santé mentale au Québec, Regards sur les jeunes adultes, Vol. 9, no 2, Nov. 1984, Montréal, pp. 37-48.

Collège de Maisonneuve, De Maisonneuve. Journal d'information du Collège de Maisonneuve, Avril 1987.

Ronald Gareau, La condition étudiante au cégep. Etude sur l'organisation de la semaine de travail des étudiants de cégep, Cégep Ahuntsic, Janvier 1987.

Hélène Giguère, Les classes stables au cégep: portrait des pratiques des collèges et sentiment d'appartenance des étudiants et étudiantes, Conseil des collèges, Québec, 1985.

Michel Tousignant, Doris Hamgar, Lise Bergeron. Le mal de vivre: comportements et idéations suicidaires chez les cégepiens de Montréal. in Santé mentale au Québec. Regards sur les jeunes adultes. Vol. 9, no 2, Nov. 1984, Montréal, pp. 122-133.